

LE RUBAN ROUGE

De Carmen Posadas

Ne vous fiez pas à la couverture de l'édition française : un chignon se dénouant savamment sur une nuque délicate et un ruban rouge qui suit avec grâce la trajectoire des mèches. On pourrait croire à un récit romantique de Jane Austen. Mais si l'héroïne du Ruban rouge dit, après avoir narré ses aventures : "*Quel roman que ma vie, n'est-ce pas ?*", ce roman bouillonne de bruit et de fureur, et les tourments endurés sont moins ceux du cœur que ceux engendrés par la Révolution française. Le ruban rouge renvoie au séjour que Teresa Cabarrus (ou Thérésia, comme elle voulait orthographier son prénom), la future Mme Tallien, effectua en prison en avril 1794. C'était l'époque de la Terreur, et tous ceux qui se trouvaient là savaient qu'ils seraient guillotins, aussi s'efforçaient-ils de passer le temps en badinant et en organisant des jeux. Ils en avaient inventé un plutôt lugubre : ils mimaient leur procès et leur exécution, le ruban rouge noué autour du cou symbolisant la coupure de la lame.

Carmen Posadas, née en Uruguay, mais vivant en Espagne depuis l'âge de douze ans, nous dit avoir vu le portrait de Thérésia Cabarrus dans l'un de ses livres d'histoire alors qu'elle était enfant. Lorsqu'elle s'intéressa plus tard au personnage, elle lut évidemment de nombreuses biographies sur Thérésia. Les unes la présentaient comme une aventurière plus ou moins espionne, d'autres comme une prostituée, d'autres encore comme une sainte, mais toutes s'accordaient pour louer sa beauté.

De son style allègre et espiègle l'auteur imagine que Thérésia Cabarrus écrit ses mémoires à la requête de sa fille cadette, Marie-Louise, la dernière de ses dix enfants, qui souhaite un récit chronologique. Ces mémoires sont des pages d'Histoire de France.

En fait, Thérésia Cabarrus était à moitié espagnole. Sa mère était de Valence et avait épousé, très jeune, François Cabarrus, originaire de Bayonne. Le jeune couple s'était installé près de Madrid, à Carabanchel. Le père de Thérésia intelligent, cultivé et audacieux, devait, plus tard, être à l'origine de la fondation de la Banque Saint-Charles, future Banque d'Espagne, et devenir par la suite le conseiller du roi Charles IV et l'ami de per-



sonnages puissants, dont le controversé "prince de la paix", Godoy, ainsi que de Goya qui brossa son portrait.

Ses enfants (Thérésia avait deux frères aînés) reçurent une éducation soignée et une préceptrice française apprit sa langue à notre héroïne. Thérésia est âgée de douze ans lorsque ses parents l'envoient à Paris pour intégrer la bonne société et y dénicher un mari "convenable". La bonne Madame Boisgeloup, qui appartenait à la noblesse de robe, se charge de lui donner le vernis nécessaire pour être introduite dans le beau monde. Il est alors plaisant de noter que Thérésia Cabarrus se fera remarquer dans les salons en usant de la même méthode que celle employée plus tard par une autre femme célèbre dont Carmen Posadas a écrit l'histoire : la Belle Otero. Toutes deux se prétendent danseuses espagnoles, la Belle Otero ajoutant le chant à la danse. Les époques où elles vivent étant entichées d'exotisme, le succès est au rendez-vous.

C'est Mme Boisgeloup qui a eu l'idée de faire danser le boléro à Thérésia et elle a chargé leur laveuse de parquets, originaire de Cordoue, d'en inculquer quelques rudiments à sa protégée.

Thérésia et la "souillon" mettent au point une danse accompagnée de castagnettes qui passera pour "le célèbre boléro espagnol". La bonne société s'extasie devant ce qu'on lui fait accroire, et voilà notre Thérésia lancée.

Elle a à peine plus de quatorze ans lorsqu'elle épouse Jean-Jacques Devin de Fontenay, et c'est entre quatorze et vingt-six ans qu'elle vivra ses aventures les plus rocambolesques et traversera les moments les plus dramatiques de l'Histoire de France.

En 1793, Thérésia a beau avoir divorcé et ne plus être marquise, la voici arrêtée à Bordeaux par les révolutionnaires et emprisonnée au fort du Hâ, d'où la sauve Tallien qui avait déjà succombé à son charme depuis quelque temps.

Sous des apparences d'ardente adepte de la Révolution, elle aurait d'ailleurs adouci le sort des Bordelais persécutés et obtenu la suppression de la guillotine dans leur ville.

Mais la Terreur ne désarme pas, et les têtes tombent les unes après les autres, même celles des révolutionnaires, comme Hébert (l'infâme éditeur du *Père Duchesne*), Danton, Camille Desmoulins. Thérésia finit par être arrêtée à nouveau sur les ordres de Robespierre, et c'est à ce moment-là qu'elle se retrouve à la Petite Force en compagnie de Joséphine de Beauharnais avec qui elle se lie d'amitié. Les anecdotes sur Joséphine ne manquent pas, et nous apprenons que, si elle avait gardé un corps remarquable, sa dentition était, par contre, fort vilaine ; on prétendra même plus tard que, devenue impératrice, elle arrachera son secret à Marie-Louise, la reine d'Espagne, épouse de Charles IV, qui s'était fait fabriquer un instrument tout à fait inédit : un dentier.

Pour sauver Thérésia de la guillotine, Tallien, qui s'est allié à Fouché, fomenta le coup d'état du 9 Thermidor et c'est la tête de Robespierre qui tombe le lendemain en même temps que celle d'autres enragés comme Saint-Just. Le 12 Thermidor, Thérésia sort de prison après deux mois très éprouvants. Elle avait sauvé nombre de vies à Bordeaux et aussi à Paris, mais avoir poussé Tallien à débarrasser la France de la Terreur lui vaut le nom de "Notre-Dame de Thermidor". Le 26 décembre 1794, elle devient madame Tallien. En 1795, pourtant, la voici la maîtresse de Barras. Malicieusement, Carmen Posadas suppose qu'elle s'en justifie en arguant que toute vie comporte ses "petites infamies" (titre d'un ouvrage de notre auteure). Elle ne divorcera vraiment de Tallien qu'en 1802, mais entre temps, en 1799, elle est devenue la maîtresse de Gabriel Ouvrard, fournisseur aux armées

Après avoir vécu sous le règne de Louis XVI, souffert de la Révolution et de la Terreur, Thérésia connut le Directoire avec ses Incroyables et ses Merveilleuses dont elle fit partie n'hésitant pas à porter les toilettes les plus audacieuses. Puis ce fut l'Empire. Notre héroïne avait bien connu La Fayette, Mirabeau, Talleyrand, Mme Récamier, Mme de Staël. Nous savons qu'elle était très amie avec Joséphine de Beauharnais, mais aussi avec Napoléon Bonaparte, "voire davantage..." Bonaparte lui-même aurait corroboré cette intimité, mais plus tard il jugea Thérésia trop scandaleuse pour être fréquentée. Celle-ci, ne se résignant pas à une telle disgrâce, lui écrivit billet sur billet pour rentrer en faveur. Carmen Posadas fait mourir son héroïne la plume à la main, après avoir mentionné que Bonaparte lui avait répondu et donné rendez-vous dans un bal masqué où leur signe de reconnaissance serait un ruban vert. Le récit de la vie tumultueuse de Thérésia, qui a bien failli s'achever par ce que symbolisait le ruban rouge, se termine sur l'évocation d'un ruban vert. Faut-il y voir encore une facétie de l'auteure ?

Si le récit que fait notre héroïne de ses aventures les plus palpitantes se termine lorsqu'elle est âgée de vingt-sept ans, Carmen Posadas passe le relais à Marie-Louise pour nous conter la suite.

Thérésia avait trente-deux ans lorsqu'elle épousa en 1805 le comte de Caraman, prince de Chimay. Elle avait déjà six enfants : un fils de Jean-Jacques Devin de Fontenay, une fille

de Tallien et trois filles et un fils d'Ouvrard ; elle donna encore naissance à quatre enfants au cours de son mariage qui dura trente ans, jusqu'à sa mort. La famille du comte de Caraman s'était fortement opposée à cette union et, au moment de la Restauration, les cercles mondains parisiens refusèrent de recevoir une femme qui avait été liée à des révolutionnaires. Malgré cela, le couple, qui vivait au château de Chimay, en Belgique, mais se rendait souvent à Paris, coula des jours heureux. Thérésia, à côté des soins attentifs qu'elle prodiguait à tous ses enfants, s'occupait d'œuvres de charité et organisait des fêtes, aussi bien à Chimay qu'à Paris. Son mari et elle aimaient beaucoup la musique et ils invitaient souvent des musiciens et des artistes.

Si Thérésia Cabarrus était indéniablement très douée pour le théâtre, généreuse et sensible, mais aussi pourvue de l'intelligence et de l'énergie nécessaires pour sortir des situations les plus périlleuses, sa beauté et son élégance fascinèrent ses contemporains. Ceux-ci ou la détestaient ou l'adoraient, selon qu'ils s'attachaient à tel ou tel épisode de son existence aventureuse.

Avec son humour habituel, Carmen Posadas lui rend sa place dans l'Histoire.

Marie-José SELAUDOUX

"Le ruban rouge" : Carmen Posadas - Editions du Seuil, 465 pages hors chronologie. 21,80 €